

AUTOBIOGRAPHIE D'UN POÈTE CHRÉTIEN : VENANCE
FORTUNAT, UN ÉMIGRÉ EN TERRE D'EXIL OU UN IMMIGRÉ
PARFAITEMENT INTÉGRÉ ?

À l'été ou à l'automne 565, Venantius Honoratus Clementianus Fortunatus, quittant les provinces italiennes de Vénétie-Histrie et de Flaminie où s'étaient déroulées les années de son enfance et de sa jeunesse, prenait la route pour se rendre en Gaule¹. Né dans le territoire de la cité de Trévise (*Tarvisiana civitas*), à *Duplaurilis* (Valdobbiadene)², il avait, en raison de son appartenance à une certaine élite sociale, reçu d'abord à Trévise même³, puis à Ravenne, une éducation littéraire soignée⁴ – dont témoignent déjà les deux *carmina* composés en Italie parvenus jusqu'à nous, dédiés à un évêque Vitalis⁵ ; il avait également, auprès de l'évêque d'Aquilée Paulus (559-571), qui avait voulu le « convertir dès ses premières années⁶ », effectué un premier apprentissage de la théologie, ce *theologiae tirocinium* qu'il devait un peu plus tard évoquer⁷.

Âgé en 565 d'environ 25 ans, il aurait pu, à cette date, grâce à sa naissance et à sa culture, aspirer en Italie à une brillante carrière, soit dans la haute administration byzantine, soit, à l'exemple de son compatriote et condisciple Felix⁸ - devenant quelques années plus tard évêque de Trévise -, dans les rangs de l'épiscopat. Sur les raisons qui l'avaient poussé à s'expatrier, Fortunat n'apporte ensuite dans ses vers que des explications ambiguës, voire contradictoires. Certes, il assure dans la *Vita Martini*, rédigée à l'été 574 ou 575, qu'il avait voulu ce faisant acquitter une pieuse dette de reconnaissance en se rendant à Tours au tombeau du confesseur Martin, dont l'image lui avait procuré, dans une basilique de Ravenne, une guérison miraculeuse⁹ ; mais, tel qu'il le retrace dans la Préface à la première série de ses *Carmina* publiée en 576, l'itinéraire de ce même voyage, loin d'être celui d'un pèlerin empressé d'accomplir son vœu, le conduit d'abord à Metz, puis à Paris, avant que, deux ans plus tard, il ne gagne enfin la cité tourangelles pour un séjour d'ailleurs fort bref¹⁰.

¹ Cette date de 565 se déduit de la présence de Fortunat à Metz au printemps de l'année suivante, époque où sont célébrées dans cette ville les noces du roi franc Sigebert et de la princesse wisigothe Brunehaut. Dans les notes ci-après, les références aux textes de Fortunat renvoient, s'agissant des œuvres poétiques, aux éditions procurées, avec traduction, dans la Collection des Universités de France, par Marc Reydellet pour les *Carmina* (volumes I, II, III, Paris, 1994-2004) et, pour la *Vita Martini*, par Solange Quesnel, Paris, 1996.

² *Vita Martini* IV, 668-670, Quesnel, p.99-100 ; cf. Paul Diacre, *Hist. Lang.* II, 13, *MGH srl*, p. 79.

³ *Carm.* VII, 13, 3, Reydellet II, p. 109, où Fortunat évoque la salle d'étude jadis partagée avec son compatriote et condisciple, Felix, « dans notre patrie ».

⁴ Cf. Grégoire de Tours, *Virt. Mart.* I, 15, *MGH srm* I, 2, p. 147 (étude de la rhétorique) ; Paul Diacre, *Hist. Lang.* II, 13, *MGH srl*, p. 79 (grammaire, rhétorique et métrique).

⁵ *Carm.* I, 1-2, Reydellet I, p. 20-23 ; cf. *Vita Martini* IV, 676, Quesnel, p. 100, où Fortunat évoque les fils d'un évêque Iohannes qui furent jadis à Padoue ses « compagnons de poésie ».

⁶ *Vita Martini* IV, 661-662, Quesnel, p. 99 ; voir *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire (=PCBE), Italie*, PAVLVS 34.

⁷ *Carm.* V, 1, 7, Reydellet II, p. 11.

⁸ Voir *PCBE, Italie*, FELIX 54.

⁹ *Vita Martini* I, 40-44, Quesnel, p. 8 ; IV, 26-27, p. 74 ; IV, 665-667, p. 99 ; IV, 688-701, p. 100-101 ; également, *Carm.* VIII, 1, 21, Reydellet II, p. 125. Cette version est celle qu'adopte Paul Diacre, *loc. cit.*

¹⁰ *Carm., Praef.*, 4, Reydellet I, p. 4.

Aussi n'est-il pas surprenant que les raisons de ce départ soudain pour la Gaule aient soulevé la curiosité des historiens et suscité les hypothèses les plus diverses. Pour les uns, Fortunat aurait fui l'Italie, soit devant l'invasion des Lombards - qui advint en fait seulement en 568¹¹ - , soit pour se soustraire, de la part des autorités byzantines, à des poursuites liées à la disgrâce et à la fuite de l'évêque Vitalis d'Altinum (?), lequel serait son patron¹², ou lancées directement contre lui-même, en sa qualité, supposée sur la seule base de ses relations avec l'évêque schismatique Paulus d'Aquilée, de partisan des Trois Chapitres¹³. Pour un autre historien, il aurait tout au contraire été envoyé en Gaule pour y jouer le rôle d'un agent de l'empereur auprès des cours franques, dont l'alliance, il est vrai, était recherchée par Constantinople ; mais on voit mal ce qui aurait pu habiliter le jeune poète à remplir une telle mission de diplomatie secrète, dont, au reste, on ne relève ensuite aucune trace¹⁴. S'il faut se résigner à ignorer les motivations réelles ayant conduit Fortunat à quitter l'Italie, du moins se laissent entrevoir les conditions dans lesquelles il entreprit ce déplacement, en saisissant une occasion qui lui était offerte : bien qu'il se présente comme partant à l'aventure, tel un aède de l'ancien temps errant sur des routes inconnues¹⁵, Fortunat n'a pas pénétré en Gaule en émigré clandestin, il y a été appelé ; il y était en effet attendu par un représentant de la cour austrasienne, Sigoaldus, qui vint à sa rencontre et l'escorta dans la dernière partie du trajet¹⁶. Il avait donc certainement étudié au préalable l'itinéraire qu'il devait emprunter et il s'était très probablement muni de lettres de recommandation, de celles habituellement délivrées par l'autorité ecclésiastique aux clercs et aux fidèles entreprenant un long voyage. Dans les années précédant son départ, il avait en effet noué des liens avec plusieurs évêques de l'Italie septentrionale, au nombre desquels certains entretenaient des relations avec leurs collègues gaulois influents à la cour d'Austrasie, que le poète se fit un devoir de visiter dès les premiers temps de son séjour dans ce royaume : on peut songer notamment à Nicetius de Trèves¹⁷. En tout cas, ce que peuvent en revanche nous révéler plus sûrement les vers de Fortunat, dans la mesure où certains d'entre eux offrent les linéaments d'une autobiographie, ce sont les sentiments éprouvés par le poète expatrié et leur évolution au long des quelque trente-cinq années de son séjour en Gaule.

¹¹ D. Tardi, *Fortunatus, Étude sur un dernier représentant de la poésie latine dans la Gaule mérovingienne*, Paris, 1927, p. 61, une hypothèse irrecevable puisque Paul Diacre affirme que Fortunat a quitté l'Italie « avant l'invasion des Lombards » (*Hist. Lang.* II, 13, *MGH srl*, p. 80).

¹² R. Koebner, *Venantius Fortunatus. Seine Persönlichkeit und seine Stellung in der geistigen Kultur des Merowinger-Reiches*, Berlin, 1915, p. 14-15 et 125. Mais l'identification de Vitalis d'Altinum avec l'évêque Vitalis auquel Fortunat dédie les *Carm.* I, 1 et 2, reste purement hypothétique, voir *PCBE, Italie, VITALIS* 13.

¹³ E. Stein –J.-R. Palanque, *Histoire du Bas Empire* II, *Excursus* T, p. 832-834.

¹⁴ J. Sasel, « Il viaggio di Venanzio Fortunato e la sua attività in ordine alla politica bizantina », *Antichità Altoadriatiche*, XIX, 1981, p. 359-375, thèse qui retient la faveur de M. Reydellet, *Introduction aux Carmina* I, p. XVI-XVII, mais est à juste titre critiquée par B. Brennan, « Venantius Fortunatus : Byzantine Agent ? », *Byzantion*, LXV, 1, 1995, p. 7-16.

¹⁵ *Carm. Praef.*, 4-5, Reydellet I, p.4-5.

¹⁶ *Carm.* X, 16, 1-4, Reydellet III, p. 95.

¹⁷ Ainsi que le remarque judicieusement, B. Brennan, (« The Career of Venantius Fortunatus », *Traditio*, XLI, 1985, p. 57-58), Nicetius de Trèves, auquel Fortunat rendit visite peu après son arrivée dans le royaume austrasien (*Carm.* III, 11 et 12, Reydellet I, p. 106-109), était en relation non seulement avec le diocèse de Milan et son évêque Datius (*Ep. Austras.* 5 et 6, éd. E. Malaspina, Rome 2001, p. 74-80), mais aussi avec Rufus de Martigny, une cité rattachée depuis 534 au royaume austrasien (cf. Marius Auent., *Chron., ann.* 534, *MGH XI*, p. 235), qui, faisant office d'intermédiaire, fait venir d'Italie des artisans devant œuvrer à Trèves (*Ep. Austras.* 21, 1, *ibid.*, p. 138).

LES TRIBULATIONS, DURANT LES PREMIÈRES ANNÉES EN GAULE, D'UN ÉMIGRÉ DÉRACINÉ

Durant près d'une décennie après son arrivée, Fortunat demeure en Gaule un étranger, en quête d'un statut social et d'un patron assez puissant pour le protéger. Avant lui, au cours des siècles précédents, d'autres écrivains avaient eux aussi quitté, pour faire carrière, leur petite patrie, mais c'était alors pour s'établir dans une autre province de la patrie commune, celle d'un empire romain dans lequel partout se retrouvaient la même législation et un héritage culturel commun. En revanche, une fois franchies les Alpes Juliennes, en laissant derrière lui l'Italie byzantine où brillent encore, malgré les ravages de la récente guerre gothique, les arts et les lettres, Fortunat pénètre dans des régions passées aux mains de peuples barbares, Breones, Bavarois et Alamans ; il se trouve ainsi rencontrer à l'étape de rudes compagnons qui, amateurs de beuveries et de rauques lieder germaniques, sont incapables de « faire la différence entre le cri de l'oie et la mélodie du cygne » ; malchanceux émule d'Orphée, il ne réussit pas à les charmer, et se sent même gagné dans cette atmosphère par un insidieux abrutissement¹⁸. À la cour franque de Metz, où, il est vrai, les mœurs sont un peu plus policées¹⁹, Fortunat, peu après son arrivée, en 566, célèbre (est-ce dans ce but qu'on l'avait fait venir ?) les noces du roi Sigebert et de la princesse Brunehaut par un épithalame surchargé de réminiscences mythologiques²⁰ et un panégyrique à la gloire acquise au souverain par ses victoires et à la reine par sa conversion à la foi catholique²¹. En remerciement, Fortunat est convié à suivre la croisière royale qui descend la Moselle et le Rhin. Mais un incident vient lui rappeler son fragile statut « d'exilé de sa patrie »²², d'étranger dont les droits sont foulés au pied par le premier venu : en l'occurrence un cuisinier du roi qui lui vole sa barque et ses matelots ; grâce à la charitable obligeance de l'évêque de Metz Vilicus, il parvient sur un autre esquif qui prend eau jusqu'à l'escale de *Nauriacum* où, faisant office de bouffon, il divertit le roi par le récit comique de sa mésaventure, avant d'être abandonné en ce lieu, faute d'embarcation, par la suite royale levant à nouveau l'ancre²³. Par la suite, nul ne le retenant à Metz – lui avait-on fait un instant miroiter une position de chantre officiel du roi ? -, il reprend la route en direction de Paris, la capitale du roi Caribert²⁴. Durant son séjour, de l'automne 566 au début de 567, il célèbre ce dernier par un panégyrique²⁵, sans plus de succès durable à sa cour, tandis que, par d'autres vers, il évoque le souvenir impérissable laissé dans le cœur de ses sujets par le défunt roi Childebert I^{er} et manifeste la profonde impression que suscite en lui la rencontre

¹⁸ *Carm.*, *Praef.*, 4-5, Reydellet I, p. 4-5.

¹⁹ Au nombre des hauts dignitaires dont Fortunat a fait la connaissance à la cour et avec lesquels il demeure ensuite en relation épistolaire, se trouvent plusieurs lettrés : le *dux* Bodegisilus (*Carm.* VII, 5, 31, Reydellet II, p. 92) et le *dux* Lupus (*Carm.* VII, 7, 13 et VII, 8, 43-44, *ibid.* p. 94 et 99) dont il vante l'éloquence ; ou encore Dynamius, futur *rector Prouvinciae*, célébré lui aussi pour son éloquence et son talent de poète (*Carm.* VI, 10, 57-62, *ibid.*, p. 83), à juste titre puisqu'il est l'auteur de deux lettres (*Ep. Austras.* 12 et 17, Malaspina, p. 116 et 128-131) et une *Vita sancti Maximi episcopi Reiensis*, éd. S. Gennaro, Catane, 1966).

²⁰ *Carm.* VI, 1, Reydellet II, p. 43-50.

²¹ *Carm.* VI, 1a, *ibid.*, p. 50-52.

²² *Carm.* VI, 8, 5, *ibid.*, p. 78.

²³ *Carm.* VI, 8, *ibid.*, p. 77-79.

²⁴ *Carm.*, *Praef.*, 4, Reydellet I, p. 4.

²⁵ *Carm.* VI, 2, Reydellet II, p. 53-57.

de l'évêque Germain, ami de ce prince très chrétien²⁶. Dès lors il comprend qu'il n'a rien à attendre dans l'immédiat des souverains francs contemporains et qu'en revanche un patronage ecclésiastique ou monastique, à condition qu'il émane d'un personnage assez puissant, lui assurerait une position plus sûre.

L'occasion s'en présente dès l'année 567. Après une brève visite à Tours, dont curieusement il ne laisse aucun récit²⁷, Fortunat est sollicité de se rendre à Poitiers par la reine-moniale Radegonde, ainsi qu'il le rappelle dans l'ellipse d'un vers : *Martinum cupiens noto Radegundis adbaesi*²⁸. Dans la ville de saint Hilaire, son talent est immédiatement apprécié et mis à contribution en plusieurs circonstances. Chargé de célébrer la consécration, à la fin de l'année 567, de la nouvelle abbesse du monastère poitevin, Agnès, il compose en son honneur le *carmen de uirginitate*²⁹. L'année suivante, il rédige au nom de Radegonde le *carmen de excidio Thuringiae* que cette dernière adresse à son cousin et compagnon d'enfance, Amalafriid, par l'entremise de la délégation envoyée quérir à Constantinople une parcelle du bois de la vraie croix ; le poète trouve spontanément les accents déchirants propres à traduire la douleur de Radegonde, arrachée, dans des circonstances dramatiques, à sa « patrie » de Thuringe et séparée de son cher Amalafriid exilé en Orient³⁰, puis à nouveau pour dire à Artachis (le fils de ce dernier ?), la peine de la reine-moniale à la nouvelle de la mort de son cousin³¹. Entre temps, pour célébrer l'arrivée à Poitiers de la précieuse relique, il a versifié une série d'hymnes³², ciselé trois *carmina* figuratifs³³, puis écrit au nom de Radegonde une lettre de remerciement aux Augustes Justin et Sophie³⁴. Mais ces succès n'ont qu'un temps, fort bref. Enveloppé dans l'hostilité que l'évêque Marovée manifeste à l'égard du monastère Sainte-Croix et de tous ceux qui gravitent autour de cet établissement, Fortunat décide de reprendre à nouveau la route : comme si son séjour poitevin n'avait été pour lui qu'un intermède sans lendemain dans sa vie d'errance, il présente ce voyage qui l'entraîne à travers l'Aquitaine jusqu'aux Pyrénées, et même au-delà de ces montagnes, comme s'enchaînant sans discontinuité au périple qui l'avait naguère conduit d'Italie jusqu'aux bords de la Moselle, de la Seine, puis de la Loire³⁵. Au passage, toujours en quête d'un *patronus*, il s'attarde auprès de l'évêque métropolitain de Bordeaux, Leontius, dont il gagne la faveur en chantant dans ses vers la « haute puissance »³⁶; mais, « par un retournement de ses espérances », il perd trop tôt ce protecteur³⁷, emporté par la mort avant 573.

²⁶ *Carm.* II, 9-10, Reydellet I, p. 63-67 et VI, 6, Reydellet II, p. 76.

²⁷ Il se borne à noter sa « traversée » de la Loire, sur la rive méridionale de laquelle est située Tours (*Carm., Praef.*, 4, Reydellet I, p. 4) et à adresser ensuite trois messages à l'évêque tourangeau Eufronius, rencontré lors de son bref passage dans la ville (*Carm.* III, 1-3, Reydellet, *ibid.*, p. 81-86).

²⁸ *Carm.* VIII, 1, 21, Reydellet II, p. 125.

²⁹ *Carm.* VIII, 3, *ibid.*, p. 129-146.

³⁰ *Carm. App.* 1, Reydellet III, p. 133-140.

³¹ *Carm. App.* 3, *ibid.*, p. 144-146.

³² *Carm.* II, 1, 2 et 6, Reydellet I, p. 49-52 et 57-58.

³³ *Carm.* II, 4, 5 et 5a, *ibid.*, p. 54-56.

³⁴ *Carm. App.* 2, Reydellet III, p. 140-144.

³⁵ *Carm., Praef.*, 4, Reydellet I, p. 4.

³⁶ *Carm.* I, 15 et 16, *ibid.*, p. 33-42.

³⁷ *Carm.* IV, 10, *ibid.*, p. 142-143.

UN IMMIGRÉ EN VOIE D'INTÉGRATION

À la fin de l'année 573, se produit un événement qui devait avoir à court et long terme une répercussion sur la situation de Fortunat et sur la façon dont il percevait celle-ci : la consécration, sur le siège épiscopal de Tours, de Grégoire. Le poète est déjà certainement de retour à Poitiers auprès de Radegonde, lorsqu'il célèbre par un *carmen*, sans doute à la requête de cette dernière, l'*adventus* du nouvel évêque dans sa cité³⁸. Ce n'est pas qu'en raison des liens de vive amitié noués avec le successeur de Martin, le souvenir lancinant de la terre natale se soit immédiatement effacé ; mais il se transforme progressivement en une douce nostalgie. En 574, écrivant au *dux* Lupus dont il avait fait la connaissance à Metz, Fortunat se dit encore *exul ab Italia*³⁹ et dans un court billet adressé à son compatriote de Trévis, Felix, il évoque avec mélancolie la salle d'études que tous deux avaient jadis partagée dans leur « patrie »⁴⁰. Toujours à la même époque, il s'identifie sans difficulté à la malheureuse princesse wisigothe Galswinthe dont il dépeint la tristesse, un sentiment croissant à chaque tour de roue qui l'éloigne de l'Espagne et de sa mère bien-aimée, pour aller rejoindre son futur époux, le roi franc Chilpéric « en une terre étrangère », où ne viendront jamais « compatriote, ami ou parent »⁴¹. Il compatit également de tout cœur au sort misérable de plus humbles expatriés. Il se dit ému aux larmes par les malheurs d'un Italien, son « concitoyen », « non moins, avoue-t-il, que par l'idée de sa patrie » et il le recommande chaleureusement à l'évêque Syagrius d'Autun⁴² ; il confie à un autre voyageur, lui aussi « originaire des terres d'Italie », qui souffre dans son exil de se sentir un « étranger », une autre lettre de recommandation destinée aux évêques, pour prier ceux-ci d'aider le « retour dans sa patrie » de son protégé⁴³.

La rédaction de la *Vita Martini*, publiée à l'été 574 ou 575, marque pour Fortunat le véritable début d'une évolution psychologique étroitement liée à l'amélioration de sa situation. À partir de là, Fortunat, d'exilé qu'il était jusqu'alors, devient progressivement un immigré en voie d'intégration dans le monde gallo-franc, par les nouveaux liens familiaux et spirituels qu'il y noue, par la position qu'il conquiert dans la société et, finalement, par son adhésion de plus en plus affirmée à la royauté franque.

Dans l'« Envoi » de la geste martinienne à destination de l'Italie, Fortunat, qui fait parcourir à son *libellus* un itinéraire à rebours de celui qu'il avait suivi pour se rendre en Gaule, adresse son ouvrage à ses parents et amis demeurés au pays natal ainsi qu'aux saints vénérés dans ce dernier⁴⁴. Il fait ainsi effectuer par procuration à son livre le voyage de retour dans sa patrie d'origine, auquel il a sans aucun doute désormais définitivement renoncé. Car il a dès lors retrouvé en Gaule l'environnement affectif qui lui faisait précédemment défaut. Plusieurs des hauts personnages qu'il avait naguère rencontrés à la cour de Metz sont devenus pour lui des amis et, pour certains, de véritables « frères ». À l'annonce de la visite que Sigismond et Adalgisèle s'apprêtent à lui rendre, le poète s'écrie : « après la terre italienne, ô Rhin, tu m'envoies des parents : en voyant arriver des frères, je cesserai d'être un étranger⁴⁵ ». De même, alors qu'il est depuis neuf ans sans nouvelle de

³⁸ *Carm.* V, 3, Reydellet II, p. 16-18.

³⁹ *Carm.* VII, 9, 7, *ibid.*, p.101.

⁴⁰ *Carm.* VII, 13, *ibid.*, p. 109.

⁴¹ *Carm.* VI, 5, 113-114, *ibid.*, p. 64.

⁴² *Carm.* V, 6, 4, *ibid.*, p. 27.

⁴³ *Carm.* X, 13, Reydellet III, p. 92-93.

⁴⁴ *Vita Martini* IV, 656-705, Quesnel, p.99-101.

⁴⁵ *Carm.* VII, 21, 9-10, Reydellet II, p. 118.

ses parents et encore mal consolé de cette séparation, il remercie le *dux* Lupus de lui avoir écrit, car « ce qu'auraient pu faire un père, une mère, un frère, une sœur, une lignée de neveux, ce qu'aurait pu faire une patrie, vous me l'accordez par votre charitable amitié⁴⁶ ». Mais c'est surtout à Poitiers, auprès du monastère Sainte-Croix, qu'il s'est constitué une famille d'adoption, choisie par affinités spirituelles⁴⁷. S'il salue dans ses poèmes Radegonde comme sa « Mère » et Agnès, tantôt également comme une « Mère » et tantôt « comme une « Sœur », ce n'est pas uniquement par respect de titres en usage pour la fondatrice et pour l'abbesse de la communauté ; ces termes sont en effet chargés pour lui d'une forte affectivité à l'adresse de sa « chère mère » et de sa « douce sœur⁴⁸ », ainsi qu'il l'explique longuement dans l'un de ses *Carmina* destiné à Agnès :

Vous qui êtes ma mère par votre fonction et ma sœur bien-aimée par l'amitié, vous que j'honore pour la piété, la foi, l'affection, le coeur, par sentiment céleste, sans ombre d'implication du corps, j'aime non ce que désire la chair, mais l'esprit. Le Christ est témoin... que je n'ai pas eu pour vous d'autres yeux et d'autres sentiments que si vous étiez Titiana, ma sœur par le sang, ..., comme si dans un seul enfantement notre mère Radegonde nous avait tous deux engendrés dans ses chastes entrailles...⁴⁹

On ne saurait citer ici les innombrables billets - une cinquantaine au total - adressés par Fortunat respectivement à la reine-moniale et à l'abbesse, ou conjointement à toutes deux, comme à des membres de sa « famille », à laquelle, plus épisodiquement, le poète associe la jeune moniale Justine⁵⁰, nièce de l'évêque Grégoire. Fortunat y exprime la félicité dont il jouit en leur compagnie ou la tristesse éprouvée lorsqu'il se trouve séparé de ses âmes sœurs durant leurs longues retraites monastiques ou à l'occasion d'une de ses brèves absences. Enfin, cette affection mutuelle est scellée par leur commune dévotion aux saints de la Gaule et tout particulièrement à Martin de Tours.

En la personne de ce dernier, Fortunat est désormais assuré de la protection d'un *patronus peculiaris* depuis qu'il s'est acquitté, après avoir trop longtemps différé ce devoir, de la dette de reconnaissance jadis contractée envers lui à Ravenne, « en faisant le panégyrique de ce pontife pour qui je suis venu dans ce pays⁵¹ ». C'est à la requête de Radegonde et de Grégoire, comme en témoignent les deux lettres de dédicace, qu'il a entrepris de « célébrer » les *gesta Martini* en quatre chants⁵². Mais ce ne sont pas ces deux commanditaires qui sont les véritables destinataires de cette épopée, mais Martin lui-même, ainsi que le poète l'explique : « ces livres, j'ai l'intention de les dédier, par votre intermédiaire, à mon seigneur, à mon cher seigneur Martin⁵³ ». De même, si son *libellus* est chargé dans l'« Envoi » final, d'aller saluer, outre ses compagnons d'autrefois, les saints d'Italie vénérés dans sa jeunesse, les Cantiens et le martyr Fortunat à Aquilée, Augustin et

⁴⁶ *Carm.* VII, 9, 6-12, *ibid.*, p. 101.

⁴⁷ *Carm.* IX, 7, 77, Reydellet III, p. 29 : *mente nexae*, écrit-il à propos d'Agnès et de Radegonde, unies à Grégoire comme à lui-même.

⁴⁸ *Carm.* XI, 7, 1, Reydellet III, p. 117.

⁴⁹ *Carm.* XI, 6, *ibid.*, p. 116-117.

⁵⁰ *Carm.* IX, 7, 81-84, *ibid.*, p. 29.

⁵¹ *Vita Martini*, I, 40-41, Quesnel, p. 8 ; IV, 26-27, *ibid.*, p. 74.

⁵² *Vita Martini*, *Ep. ad Gregorium*, *ibid.*, p.2-3 ; *Prol. ad Agnem et Radegundem*, *ibid.*, p. 4-5.

⁵³ *Vita Martini*, *Ep. ad Gregorium*, 4, *ibid.*, p. 3. Sur le projet poétique de Fortunat, S. Labarre, *Le manteau partagé. Deux métamorphoses de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux (V^e siècle) et Venance Fortunat (VI^e siècle)*, Paris, 1998, p. 62-64.

Basile à Concordia, Vital, Ursicin et Apollinaire à Ravenne, ces derniers sont largement éclipsés dans cette même région, par le confesseur tourangeau auquel le poète consacre un long développement, en sollicitant ses anciens *sodales* de Vénétie-Histrie de chanter eux aussi par des poèmes la gloire de celui dont la geste est, plus que toute autre, inséparable de celle du Christ : *Et quo Christus habet nomen, Martinus honorem*⁵⁴. D'inspiration toute littéraire, dans la veine d'œuvres d'Horace, d'Ovide ou de Sidoine Apollinaire⁵⁵, le voyage fictif du livre représente donc bien l'adieu lancé par l'auteur à son pays natal et à ses saints. Évoqué à chaque étape de la rédaction de l'ouvrage, c'est en revanche un voyage d'une tout autre nature que Fortunat lui-même, livrant les confidences d'une autobiographie spirituelle, dit désormais entreprendre sous l'égide du patron céleste de la Gaule : tel un marin novice embarqué sur une mer démontée, il attend, pour mener à bien son œuvre, que Martin gonfle de son inspiration sa voile de poète-navigateur⁵⁶, mais aussi que, pour diriger sa vie de pêcheur jusqu'au port du salut, il intercède en sa faveur, en « bon médiateur », jusqu'au jour du Jugement⁵⁷.

À l'époque où il compose la *Vie de Martin*, Fortunat se trouve d'autre part déjà ancré dans la société de la Gaule franque par de solides attaches. En 575 au plus tard, il est prêtre⁵⁸ et, à ce titre, incardiné dans l'Église de Poitiers ; cette stabilité nouvelle ne présente pas que des avantages, dans la mesure où elle lui fait devoir d'obéir à l'évêque de cette ville, Marovée, dont les sentiments à son égard n'ont guère évolué ; ainsi, en deux circonstances au moins, se voit-il interdire par ce dernier de se rendre auprès de Grégoire à Tours⁵⁹. Cependant Marovée se trouve de moins en moins en mesure de contrarier son éminent collègue tourangeau. En ce dernier, Fortunat a enfin trouvé celui qui, par son autorité morale largement reconnue et par la conformité de nombre de ses vues avec les siennes, est le *patronus* dont il peut se déclarer sans réticence le *famulus subactus*, dévoué et reconnaissant⁶⁰, en même temps que l'ami. Aussi, lorsque quelques années plus tard, en 580, Grégoire, sous le coup d'accusations calomnieuses, est obligé de comparître pour se justifier devant le concile réuni à Berny par le roi Chilpéric, Fortunat se sent-il vivement alarmé par le danger que court son protecteur, enveloppé par un obscur complot ; et c'est ensuite avec un soulagement non dissimulé qu'il loue dans ses vers le souverain dont l'équité a permis à l'innocence de l'évêque d'être reconnue⁶¹, puis qu'il laisse éclater sa joie de le savoir réinstallé à Tours⁶². Avant comme après cette alerte, Fortunat entretient avec Grégoire d'étroites relations, tissées au cours de quelques visites dans la cité des bords de Loire et plus encore par de fréquents échanges épistolaires. Le poète fait au Tourangeau l'offrande de ses vers : il célèbre, à la requête de ce dernier, la conversion des juifs opérée par l'évêque Avitus de Clermont⁶³, compose des vers en l'honneur de l'oratoire de la *domus*

⁵⁴ *Vita Martini* IV, 656-712, Quesnel, p. 99-101.

⁵⁵ Cf. Horace, *Épître* I, 20 ; Ovide, *Tristes* I, 1 ; Sidoine Apollinaire, *Carm.* 24, 1-4.

⁵⁶ *Vita Martini*, *Prol. ad Agnem et Radegundem*, 1-26, Quesnel, p. 4-5 ; *Vita Martini* II, 1-10, *ibid.*, p. 29 ; III, 1-23, *ibid.*, p. 51-52 ; IV, 1-17, *ibid.*, p. 73.

⁵⁷ *Vita Martini* IV, 594-620, *ibid.*, p. 96-97.

⁵⁸ Voir Grégoire de Tours, *Virt. Mart.* I, 13, *MGH srm* I, 2, p. 147.

⁵⁹ *Carm.* V, 9, Reydellet II, p. 36 ; V, 11, 1-4, *ibid.*, p. 37.

⁶⁰ *Carm.* V, 8a., *ibid.*, p. 35 ; VIII, 16, 5, *ibid.*, p. 158 ; VIII, 18, 7, *ibid.*, p. 159.

⁶¹ *Carm.* IX, 1, Reydellet III, p. 8-15.

⁶² *Carm.* V, 8, Reydellet II, p. 34-35.

⁶³ *Carm.* V, 5, Reydellet II, p. 19-25.

ecclesiae où à Tours est conservée une relique de la croix⁶⁴, ou rédige une inscription métrique destinée à commémorer dans la *cellula sancti Martini* le geste de Martin se dépouillant de sa propre tunique en faveur d'un pauvre⁶⁵. De son côté Grégoire, secourant à son tour « un pauvre d'aujourd'hui », accorde à son ami la jouissance d'un petit domaine de son Église sur les rives de la Vienne⁶⁶, dont les revenus complètent fort heureusement les maigres subsides alloués à son prêtre par Marové.

Enfin, au terme de la seconde décennie de son séjour gaulois, Fortunat a également opéré une percée - cette fois-ci couronnée de succès - dans les hautes sphères du pouvoir politique ; en 585, probablement sur la double recommandation de Radegonde et de Grégoire, il est appelé à la cour de Metz et chargé de rédiger, au nom de Childeberr II et de sa mère Brunehaut, quatre lettres officielles confiées aux ambassadeurs Babo et Grippo à leur départ pour Constantinople, destinées pour trois d'entre elles à obtenir de l'empereur la libération du jeune Athanagild - respectivement neveu et petit-fils des souverains- qui, à la suite de la mort de son père, le roi wisigoth Hermenegild, et de sa mère, la princesse franque Ingonde, est retenu prisonnier dans la capitale orientale⁶⁷. Puis en 588, ayant gagné à nouveau Metz pour « faire sa cour » aux souverains, il est invité par ces derniers – quelle revanche sur les humiliations subies à son arrivée en Gaule ! – à prendre part en leur compagnie à une croisière fluviale sur la Moselle et sur le Rhin jusqu'à Andernach, où, au cours du repas partagé avec la famille royale, il improvise un discours en vers relatant les divers épisodes du voyage et s'achevant par des vœux à l'adresse des princes⁶⁸ ; de retour dans la capitale austrasienne, il assiste à la cérémonie du *natale sancti Martini*, par laquelle Childeberr rend hommage au « patron céleste » de son royaume⁶⁹, tandis qu'à Tours, son représentant, le *dux* Sigoaldus, à l'occasion du même anniversaire, est chargé de distribuer, au nom du roi, des secours aux pauvres⁷⁰.

En déclarant à la même époque qu'en sa personne « les terres gauloises possèdent un rejeton de l'Italie⁷¹ », Fortunat, affirme clairement son appartenance à la Gaule, dans laquelle il est « établi depuis tant d'années⁷² », comme à sa nouvelle patrie.

UN PROCESSUS D'ASSIMILATION PARFAITEMENT ACHEVÉ

Désormais, Fortunat ne se définit donc plus jamais dans ses œuvres comme un étranger, ni ne laisse entendre qu'il est perçu comme tel par son entourage. Bien que toujours simple prêtre, il a acquis un renom croissant dans l'Église gauloise. À Poitiers même où il se dit, en

⁶⁴ *Carm.* II, 3, *ibid.*, p. 52-53.

⁶⁵ *Carm.* I, 5, Reydellet I, p. 24-25.

⁶⁶ *Carm.* VIII, 19 et 20, Reydellet II, p. 159-160.

⁶⁷ Fortunat rédige (*dicta Fortunati*), au nom de Childeberr, une lettre au fils nouveau-né de l'empereur Maurice (*Ep. Austras.* 45, Malaspina, p. 206) et une autre au patriarche de Constantinople (Jean le Jeuneur, *Ep. Austras.* 45, *ibid.*, p. 210-212) et, au nom de Brunehaut, une lettre destinée à l'impératrice (*Ep. Austras.* 44, *ibid.*) ; la quatrième missive adressée par le roi franc à l'empereur concerne le « fils de Scaptimundus », un personnage dont l'identité n'est pas élucidée (*Ep. Austras.* 47, *ibid.*, p. 216).

⁶⁸ *Carm.* X, 9, Reydellet III, p. 83-86.

⁶⁹ *Carm.* X, 7, *ibid.*, p. 78-81.

⁷⁰ *Carm.* X, 17, *ibid.*, p. 96-98.

⁷¹ *Carm.* VIII, 1, 12, Reydellet II, p. 125.

⁷² *Carm.* IX, 7, Reydellet III, p. 29.

jouant sur l'anagramme du nom de l'abbesse, l'*agens* d'Agnès⁷³, il est en quelque sorte le représentant dans le siècle de la communauté de Sainte-Croix ; à ce titre, il continue à composer pour la reine-moniale les messages que celle-ci adresse à des particuliers ou aux rois⁷⁴. Après la mort de Radegonde, il presse en 590 l'évêque tourangeau, son ami, de se rendre à Poitiers pour y mettre fin au scandale des moniales révoltées contre l'abbesse Leuovera⁷⁵. Aussi n'est-il pas surprenant qu'après la mort de Marovée et le bref épiscopat de Plato, élevé en 591 sur le siège poitevin⁷⁶, Fortunat ait été, certainement avec l'assentiment de Childebert II et de l'épiscopat gaulois, consacré évêque de Poitiers, à une date non précisée mais sans doute postérieure à la disparition de Grégoire en 594⁷⁷. C'est là le couronnement d'un lent processus d'assimilation parfaitement réussi au cours duquel il s'est, selon l'heureuse expression de Marc Reydellet, « forgé une âme gallo-franque » et à la faveur duquel il est devenu peu à peu le porte-parole reconnu de la Gaule contemporaine, de ses aspirations sociales, religieuses et politiques (trois aspects étroitement liés entre eux).

Son talent poétique lui vaut d'être sollicité dans toute la Gaule par de nombreux commanditaires : il a su en effet adapter son art à la sensibilité de ses auditeurs et lecteurs, en renonçant à la froide esthétique archaisante de l'épithalame de Sigebert et Brunehaut qui avait marqué les débuts de sa carrière littéraire, pour adopter un discours plus sobre et plus intimiste⁷⁸. Il est ainsi sollicité de composer l'épithalame de défunts illustres ou plus obscurs, mais il se plaît plus encore à distribuer des éloges à des évêques ou des abbés, à de plus modestes clercs ou à de simples fidèles⁷⁹, ses contemporains : il loue leur ardeur à aspirer aux biens célestes, mais aussi, dans la veine du poète de la « joyeuse Aquitaine », le chrétien Ausone, leur heureux tempérament qui les porte à jouir des biens terrestres concédés par Dieu aux hommes, les beautés de la nature, le don de l'amitié et ... les plaisirs de la bonne chère qu'il apprécie en gastronome averti.

Parallèlement, Fortunat, qui dans le *carmen De uirginitate* use de son talent poétique pour célébrer les martyrs et les confesseurs également répartis par la providence divine dans toutes les régions de l'univers, Fortunat se fait dans ses *Vies* en prose le chantre attitré des saints qui ont illustré l'Église gauloise : Martin, en l'honneur duquel il compose, outre les vers déjà cités, les légendes des « peintures » ornant l'*ecclesia turonica* reconstruite par Grégoire et achevée en 590⁸⁰, mais aussi les évêques Hilaire de Poitiers, Germain de Paris, Aubin d'Angers, Paternus d'Avranches, Marcel de Paris et Séverin de Bordeaux, ainsi que la reine-moniale Radegonde, célébrés par autant de *Vitae* en prose⁸¹. Il acquiert ainsi le renom d'hagiographe officiel de la chrétienté gauloise, au point que par la suite seront placées sous

⁷³ *Carm.* XI, 4, 3, Reydellet III, p. 115 ;

⁷⁴ *Carm.* VIII, 1, Reydellet II, p. 124-127 ; *Carm.* X, 3, Reydellet III, p. 65-68 ; X, 4, *ibid.*, p. 68-70 ; *Carm. App.* 9, *ibid.*, p. 149-150.

⁷⁵ *Carm.* VIII, 12 et 12a, Reydellet II, p. 154-155.

⁷⁶ *Carm.* X, 14, Reydellet III, p. 93.

⁷⁷ Cf. Baudouin, *Vita Radegundis, Prol.*, MGH *ssm* II, p. 378 ; ni la date de cette consécration, dont Grégoire ne fait aucune mention, ni celle de la mort de Fortunat - dont le second successeur est attesté en 614 - ne nous sont connues.

⁷⁸ Voir M. Reydellet, *La Royauté*, p. 322-327, qui met en évidence l'évolution de la sensibilité du poète aussi bien que celle de son esthétique.

⁷⁹ Le Livre IV des *Carmina* (Reydellet I, p. 130-163) rassemble presque toutes les « épithalames » composées par le poète.

⁸⁰ *Carm.* X, 6, Reydellet III, p. 71-77.

⁸¹ Dans l'édition de B. Krusch, MGH *aa* IV, 2.

son nom plusieurs biographies saintes émanant d'auteurs demeurés anonymes (celles de Médard de Noyon, de Leobinus de Chartres ou encore de Denis...).

Enfin, dans l'ordre politique, Fortunat se présente sans réserve comme un fidèle sujet du souverain de l'Austrasie, qui est à ses yeux, dans le présent, l'incarnation du prince très chrétien ; dans le *carmen* de 588 déjà évoqué, il appelle, sur le roi Childebert II et sur Brunehaut sa mère, la protection de Martin, leur *patronus*, le protecteur attitré qu'ils vénèrent : que ce dernier, s'écrie-t-il, « fasse remonter devant le Roi du ciel les solennités accomplies ici pour lui, afin que vous en receviez, rois, les forces de la vie⁸² ». En la personne du souverain et par l'intercession du saint évêque de Tours, la royauté terrestre, qui est à l'image de la royauté céleste, reçoit, de cette dernière, ce qui fait sa puissance. C'est là l'aboutissement d'une réflexion mûrie par le poète au long des années. Il avait précédemment fait l'éloge d'un souverain disparu, le pieux roi Childebert I^{er}, « notre Melchisédech, à bon droit roi et prêtre », qui, ajoutait-t-il, *compleuit laicus religionis opus*⁸³. Marc Reydellet a bien montré que n'est pas formulée par là une théorie du sacerdoce royal ou de la royauté sacerdotale, puisque c'est, en laïc et pour avoir accompli des œuvres charitables, que le roi bénéficie d'une comparaison⁸⁴ relevant, dirais-je, de la rhétorique du « comme si ». Mais, ici simplement esquissé, le modèle biblique d'un guide providentiellement donné au peuple franc est nettement revendiqué par Fortunat dans le *Liber de uirtutibus sancti Hilarii*, rédigé avant 575. Fortunat met au compte d'Hilaire de Poitiers, le maître spirituel de Martin, la victoire remportée par Clovis, le fondateur de la dynastie, dans sa campagne d'Aquitaine contre les Wisigoths : « alors qu'il mettait en mouvement l'armée pour combattre la nation (*gens*) hérétique, Clovis avait mérité de voir à minuit une lumière venant sur lui de la basilique du bienheureux et d'être averti de se mobiliser rapidement, mais non sans avoir élevé une prière contre les ennemis qu'il devait combattre ». Et Fortunat d'expliquer : « Quelque chose d'identique advint au temps du peuple d'Israël à cause d'un miracle semblable. Là, une colonne de feu prenaient les devants, ici, une lumière (*figura lampadis*) donnait symboliquement un avertissement⁸⁵ ». Clovis est donc un nouveau Moïse, conduisant le peuple franc à la conquête d'une terre promise à ce dernier, l'antique Gaule romaine, représentée dans cet épisode par ses provinces aquitaines : ainsi, avant que Grégoire de Tours ne donne à ce thème de plus amples développements, Fortunat, le premier, confère à la domination franque sur la Gaule sa légitimation, en la situant dans l'ordre de l'histoire providentielle⁸⁶.

Si Paul Diacre se souviendra plus tard que le « prince des poètes » était « né dans l'Ausonie⁸⁷ », les contemporains de ce dernier avaient fini par ne plus le considérer comme un étranger, mais comme la voix même de cette Gaule dont il se plaisait à célébrer la félicité. Pour la postérité, Fortunat, à la différence de son ami historien, Grégoire, bien moins optimiste, s'est voulu, à de rares exceptions près, le chantre des seuls événements heureux et, au nombre de ses contemporains et nouveaux compatriotes, des seuls personnages jugés dignes d'être commémorés : si ceux-ci, au miroir des vers qui leur sont

⁸² *Carm.* X, 7, 41-42, *ibid.*, p. 80.

⁸³ *Carm.* I, 10, 21-22, Reydellet I, p. 67.

⁸⁴ Voir M. Reydellet, *La Royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome, École française de Rome [BEFAR 243], 1981, p. 297-344 et sp. p. 322-327.

⁸⁵ *Liber de uirtutibus s. Hilarii*, 20-22, *MGH aa IV*, 2, p. 9.

⁸⁶ L. Pietri, *La ville de Tours*, p. 756-777.

⁸⁷ Paul Diacre, *Epitaphium Venantii Fortunati*, 4, Reydellet I, p. 1.

offerts, apparaissent, non parfois sans quelque complaisance, sensiblement embellis, ils s’y trouvent aussi implicitement incités à ressembler à l’image idéale reflétée. Car dans le sillage des élus qui montrent « comment parcourir le chemin de lumière⁸⁸ », le poète soutient aussi l’espérance de ses lecteurs, en conduisant ceux-ci jusqu’à la « cour du ciel » où, dans un palais éternel étincelant de pierres précieuses, les cohortes des saints et des vierges chantent la gloire du Seigneur⁸⁹. Mais les vers de Fortunat conservent aussi bien souvent – et ce ne sont pas les moins attachants- le souvenir de ces instants fugitifs⁹⁰ qui constituent les petits bonheurs de la vie quotidienne : rencontres qui sont autant d’occasions de partager, dans une chaude convivialité, amitié et affection ; communion dans le souvenir des êtres chers trop tôt disparus mais admis dans l’éternité bienheureuse ; contemplation de la beauté paisible des paysages et de celle, plus altière, des sanctuaires chrétiens qui offrent à la méditation un reflet ici-bas des réalités célestes.

En conclusion, il convient de laisser le dernier mot à Paul Diacre, un des plus anciens admirateurs de Fortunat : dans l’ellipse d’un vers il a su heureusement définir ce que le poète d’origine italienne a légué à sa patrie d’élection : « Heureuse Gaule, que parent de telles perles dont l’orient chasse loin de toi l’affreuse nuit !⁹¹ »

⁸⁸ *Id.*, *Epitaphium*, 5-6, *ibid.*

⁸⁹ Sur ce thème, voir notamment les *Carmina* VIII, 3 et 4.

⁹⁰ À ce titre, Fortunat est bien le « poète des « circonstances », comme le définit W. Meyer, *Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus, Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, neue Folge* IV, 5, Berlin, Weidmann, 1901.

⁹¹ Paul Diacre, *Epitaphium*, 7-8, Reydellet I, p. 1.

BIBLIOGRAPHIE

- Venanzio Fortunato tra Italia e Francia*, Atti del Convegno internazionale di studi, Valdobbiadene-Treviso (1990), Trévis, Zoppelli, 1993, p. 276.
- Venanzio Fortunato e il suo tempo*, Atti del Convegno internazionale di studi, Valdobbiadene-Treviso (2001), Trévis, Fondazione Cassamarca, 2003, p. 470.
- VIELBERG, M., *Der Mönchsbiſchof von Tours im Martinellus ; zur Form des hagiographiſchen Dossiers und ſeines spätantiken Leitbilds*, Berlin, W. de Gruyter, 2006, p. 354.
- PIETRI, L., « Fortunatus », *Prosopographie chrétienne du Bas Empire 4 : Gaule*, École française de Rome, sous presse, p. 15.